

Le souffle des rêves

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Le souffle des rêves / Clarisse Sabard

Nom : Sabard, Clarisse, auteure

Identifiants : Canadiana 20220023360 | ISBN 9782898042218

Classification : LCC PQ2719.A22 S68 2023 | CDD 843/.92–dc23

Le souffle des rêves

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2022

© Les éditions JCL, 2023 (pour la présente édition)

Images de la couverture :

Yuliia / iStock

Nick Fox / Shutterstock

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada

| **Canada**

Édition

LES ÉDITIONS JCL

editionsjcl.com

Distribution nationale

MESSAGERIES ADP

messengeries-adp.com

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2023

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

CLARISSE
SABARD

Le souffle des rêves

LES ÉDITIONS JCL 

*À la mémoire de Lucinda Riley, qui a été et restera
un formidable exemple dans ma vie de romancière.*

*« Si vous rêvez de quelque chose,
c'est que vous êtes capable de l'accomplir. »*
Once Upon a Time, saison 1

« Ici aujourd'hui, puis s'en aller demain. »
Proverbe irlandais

PROLOGUE

Massachusetts, mai 1957

A HAUTEUR DE FRAMINGHAM, Caitlin laissa la toute nouvelle Interstate 95 pour s'engager dans le centre-ville. L'aube orangée se levait à peine sur Manhattan lorsqu'elle avait quitté New York, un peu plus de trois heures plus tôt, le ventre vide et le cœur en miettes, pressée de laisser tout cela derrière elle. À présent, le besoin de caféine se faisait ressentir de façon insistante. Autant faire une halte avant de poursuivre.

D'après ce qu'elle pouvait en juger, Framingham était une ville des plus banales, mais c'était aussi la dernière étape avant Rockport, bourgade encore plus petite et moins peuplée. La jeune femme n'avait jamais compris le choix de ses parents d'aller s'enterrer là-bas. Pourtant, c'était exactement ce qu'elle allait faire à son tour. Cette simple idée la déprimait.

— C'est la seule solution, marmonna-t-elle entre ses dents.

En débouchant sur Main Street, Caitlin ralentit et observa les différents bâtiments, à la recherche d'un endroit dans lequel elle pourrait s'arrêter. *Ken's Diner*. Cela ferait l'affaire. Elle coupa le moteur face au petit restaurant, puis, s'observant dans le rétroviseur, elle ajusta son foulard en soie sur ses cheveux blonds. *Regarde-toi, une véritable héroïne hitchcockienne...*

Et voilà les souvenirs douloureux qui revenaient au grand galop, maintenant ! Elle prit une lente inspiration afin de les refouler. Ce n'était pas le moment de craquer. Tout ce qu'elle avait à faire, c'était de sortir de cette fichue voiture et de se comporter comme une personne normale. Elle ouvrit la portière, non sans d'abord s'être saisie de ses lunettes de soleil. Pas question d'être reconnue et de subir les regards à la fois intrigués et réprobateurs.

Un carillon tintinnabula lorsqu'elle poussa la porte du *diner* quelques secondes plus tard. Caitlin constata avec soulagement que l'endroit était quasi vide, à cette heure de la matinée. Au sol, le linoléum noir et blanc brillait de propreté et l'air embaumait le bacon grillé. Une serveuse entre deux âges, occupée à passer un torchon sur une table, se redressa en entendant Caitlin s'avancer. Les cheveux teints en noir à l'aide d'un produit bon marché, un corps robuste et les yeux habitués à jauger rapidement le client, elle détailla la jeune femme avec ostentation. Caitlin se félicita d'avoir opté pour une tenue simple et confortable. Le t-shirt à rayures roses et jaunes et le corsaire foncé qu'elle portait sur une paire de ballerines valaient mieux qu'une robe tape-à-l'œil, quand on voulait avoir la paix.

Une fois son examen terminé, la serveuse, prénommée Janet d'après son badge, ouvrit la bouche :

— Vous désirez ? s'enquit-elle d'une voix rocailleuse de fumeuse. Je peux encore vous servir un petit déjeuner, si vous voulez.

Caitlin lui fit signe que non.

— Je prendrai juste du café, merci. Et une part de tarte aux myrtilles, ajouta-t-elle en désignant la vitrine remplie des gâteaux du jour.

— Comme vous voudrez.

Ce que je veux, personne ne peut me le rendre.

Non, non et non ! Elle devait cesser de s'apitoyer sur elle-même ! Les heures à venir seraient bien assez pénibles pour qu'elle s'écroule maintenant. S'efforçant de se ressaisir, Caitlin avisa une banquette bleue en similicuir. Elle s'y installa pendant que Janet remplissait une cafetière. À une table voisine, un homme en costume terminait ses œufs brouillés au lard, sa serviette nouée en bavoir sous le menton. Au-dessus de lui, un néon à l'effigie d'une bouteille de Coca-Cola clignotait, reflétant par intermittence sa lumière rouge sur le crâne chauve du client. Les gens d'ici étaient... simples. Si peu exigeants.

La serveuse réunit la commande de la jeune femme sur un plateau et monta le son de la radio. Caitlin reconnut *That'll Be the Day*, des Crickets.

— J'adore cette chanson, pas vous ? tenta de bavarder Janet en posant le tout sur sa table. Paraît que Buddy Holly l'a écrite après avoir vu *La Prisonnière du désert*.

Caitlin répondit par un vague hochement de tête et fit semblant de s'absorber dans la contemplation de la rue peu animée. Vexée, la serveuse repartit vaquer à ses occupations, fredonnant les paroles en chœur avec le chanteur :

— *'Cause that'll be the day when I die...*

« Ce n'est pas demain la veille que je vais mourir... »

Caitlin avala péniblement une gorgée de café. L'ironie de la situation ne lui échappait pas ; mourir, c'était précisément ce qu'elle aurait voulu, quelques jours plus tôt. Quelque chose l'avait pourtant empêchée de passer à l'acte, sans qu'elle ne parvienne à définir ce que c'était. La honte qui ne manquerait pas de s'abattre sur sa mère ? La satisfaction de Paul de se savoir débarrassé d'elle ? La lâcheté ?

— Tout va bien ? Vous n'avez pas touché à votre tarte.

Caitlin sursauta. Elle n'avait pas vu Janet revenir à la charge.

— Oui, très bien, lui affirma-t-elle d'une voix atone. J'aimerais passer un coup de téléphone.

La serveuse lui montra le combiné fixé au mur, un peu en retrait de la salle.

— C'est pour appeler où ?

— À Los Angeles. Mais ne vous inquiétez pas, je vais vous régler la communication.

— J'espère bien, grimaça Janet. Les appels longue distance, c'est cher.

Avant de s'attirer davantage de questions, Caitlin se leva et se dirigea vers le téléphone, puis elle composa le numéro de Charlie. Ce dernier risquait de râler, et à raison, puisqu'il devait être tout juste six heures du matin, en Californie. Néanmoins, elle avait besoin d'entendre sa voix rassurante.

— Allô ? fit-il d'une voix pâteuse en décrochant.

— Charlie, c'est moi, souffla-t-elle.

Caitlin devina le froissement du drap qu'il était en train de repousser.

— Caitlin, protesta-t-il doucement, sans doute pour ne pas réveiller la jeune femme qui devait se trouver dans son lit. Peux-tu m'expliquer pourquoi tu me téléphones

à cette heure si matinale ? Si c'est pour parler de ta carrière...

— Oh, je t'en prie ! Tu sais aussi bien que moi que ma carrière est finie.

Elle s'en voulut aussitôt de ce mouvement d'humeur. Au fond, Charlie n'était pas un mauvais bougre, il passait son temps à ménager ses clients.

À cinquante-trois ans, Charlie Feldman était l'agent des stars les plus en vue de Hollywood, dont Caitlin avait fait partie jusque très récemment. Jusqu'à ce que tout vole en éclats, à cause de Paul. Elle secoua la tête pour chasser ces pensées parasites.

À l'autre bout du fil, Charlie se radoucit :

— Tu ne devrais pas dire ça, Caitlin. Refais-toi une santé, ensuite nous pourrons nous parler. Où es-tu, au fait ?

— Dans le Massachusetts, à une heure de route de chez ma mère.

— C'est bien. Profite de la baie pour faire de longues balades et manger de la soupe de palourdes. Tu pourrais aller au cinéma, aussi.

Caitlin émit un rire creux.

— Il n'y a pas de cinéma digne de ce nom à Rockport, Charlie. Juste une salle installée dans une vieille bicoque en bois qui pourrait prendre feu à tout moment. Ça fait rêver, hein ?

— Fais-toi dorloter. Tu es exténuée.

Sur ce point, elle ne chercha pas à le détromper.

— Je me sens à bout, si tu veux tout savoir...

— Je sais, mais ça va aller, affirma-t-il avec une intonation paternaliste. Est-ce que tu as vu Paul ?

— Hier soir. Selon lui, c'était la meilleure chose à faire.

La jeune femme ferma les yeux sur les images qui déferlaient depuis dix jours dans son cerveau.

— Il a raison. Quitter Los Angeles te sera bénéfique.

— Non, il parlait de... l'autre chose, murmura-t-elle en jetant un coup d'œil par-dessus son épaule afin de s'assurer que la serveuse n'écoutait pas sa conversation. Il m'a dit que c'était mieux ainsi. Ça aurait été impossible, autrement.

— Ce grand connard est quand même sensé, parfois.

Charlie avait prononcé cela avec un tel mépris que Caitlin sentit une certaine colère monter en elle.

— Tu ne l'as pas toujours considéré comme tel, lui rappela-t-elle. Dois-je te rafraîchir la mémoire ?

Après tout, c'était Charlie qui l'avait poussée dans les bras de Paul, un an plus tôt, lors d'une fête au *Flamingo*, à Las Vegas.

— Que veux-tu, ma chère... Il avait jeté son dévolu sur toi, et ces enfoirés de mafieux ne nous laissent pas toujours le choix. En tout cas, promets-moi de prendre soin de toi. Et recontacte-moi d'ici quelques mois, le temps de te faire oublier un peu.

L'oubli. C'était précisément ce qu'elle redoutait le plus au monde. La jeune femme raccrocha encore plus démoralisée qu'avant. Puis, réalisant qu'elle ne pouvait pas rester indéfiniment dans un *diner* perdu, à fixer le vide, elle se dirigea vers le comptoir pour régler ce qu'elle devait.

— Et votre part de tarte, alors ? s'offusqua Janet. Il faut la manger, enfin ! Déjà que vous n'êtes pas très épaisse...

Caitlin coupa court à ses protestations :

— Je vais l'emporter et la manger en route, d'accord ? Je dois aller chez ma mère, maintenant.

Janet écarquilla les yeux.

— En Californie ?

— Oh, non. Elle vit à Rockport, ce n'est pas loin d'ici.

Son interlocutrice acquiesça d'un mouvement de tête enthousiaste.

— Eh bien, elle a rudement de la chance, votre maman, d'avoir une jolie fille si pressée de la retrouver. Je parie qu'elle sera contente de vous revoir.

Se saisissant du sachet que Janet lui tendait, Caitlin bredouilla un au revoir quasi inaudible et sortit.

Non, je ne pense pas qu'elle sera contente. Pas après cet acte impardonnable.

Une heure plus tard, sans avoir vu défiler la route, elle se retrouva devant la petite maison en bois entourée de cèdres blancs. Les fenêtres à guillotine étaient ouvertes, afin de laisser passer la brise maritime qui remontait depuis le port, situé en contrebas. Caitlin écrasa nerveusement la cigarette qu'elle venait de fumer et remonta l'allée jusqu'au porche. La voiture de son père n'était pas là. Sans plus réfléchir, elle sonna. La porte s'ouvrit sur sa mère, toujours très belle dans sa cinquantaine. Une silhouette élancée, des bras ronds, de beaux cheveux encore foncés dans lesquels le soleil jetait des reflets cuivrés, une robe jaune à motif floral et des yeux verts qui la scrutaient avec stupéfaction.

— Caitlin ? C'est bien toi ?

Caitlin s'était juré de ne pas craquer. Pourtant, à la dernière minute, sa volonté lui fit défaut. Elle adressa un sourire instable et vacillant à sa mère, tandis que les larmes lui montaient aux yeux.

— Maman, j'ai fait quelque chose d'horrible, parvint-elle à articuler avant de s'effondrer sur le seuil.